

S E R I E O R I E N T A L E R O M A
C V

O R I E N T A L I A R O M A N A
9

IRANIAN IDENTITY
IN THE COURSE OF HISTORY

Proceedings of the Conference Held in Rome, 21-24 September 2005

Edited by

CARLO G. CERETI

With the assistance of

Chiara Barbati, Matteo De Chiara and Gianfilippo Terribili



R O M A

ISTITUTO ITALIANO PER L'AFRICA E L'ORIENTE

2 0 1 0

ISBN 9788863233018

CONTENTS

CARLO G. CERETI, <i>Preface</i>	vii
MARIA MACUCH, <i>Introductory Speech of the President of the Societas Iranologica Europaea</i>	1
GHERARDO GNOLI, <i>Nota introduttiva sul tema della identità iranica</i>	5
DARIOOSH AKBARZADEH, CARLO G. CERETI and FABRIZIO SINISI, <i>Preliminary Notes on the Collection of Sasanian Bullae Held in Khoy</i>	11
LUCA ALFIERI e CHIARA BARBATI, <i>Su alcuni aspetti della storia del neopersiano: nascita ed evoluzione della diglossia</i>	23
ALBERTO CANTERA, <i>Legal Implications of Conversion in Zoroastrianism</i>	53
MARIO CASARI, <i>The Wise Men at Alexander's Court in Persian Medieval Romances: an Iranian View of Ancient Cultural Heritage</i>	67
FRANCO D'AGOSTINO, <i>Uruk and Aratta (Between Pre-Eminence and Friendship)</i>	81
TOURAJ DARYAEE, <i>The Idea of Ērānšahr: Jewish, Christian and Manichaean Views in Late Antiquity</i>	91
BERT G. FRAGNER, <i>Iranian Identities</i>	109
BRUNO GENITO, <i>The Western Scythian Identity: a Territorial and Archaeological "Puzzle"</i>	119
PHILIPPE GIGNOUX, <i>La société iranienne du 7e siècle AD d'après la collection de Berkeley</i>	145
THAMAR E. GINDIN, <i>Iranian Word Play in the Scroll of Esther</i>	153
ROBERTA GIUNTA, <i>Les inscriptions persanes dans l'épigraphie monumentale de la ville de Ghazni (Afghanistan) aux 6e-7e/12e-13e siècle</i>	163
RIKA GYSELEN, avec la collaboration de FRANÇOIS THIERRY, <i>Sceaux sassanides : abréviations et identités</i>	181

MARIA MACUCH, <i>Legal Constructions of Identity in the Sasanian Period</i>	193
M.I. MOCHIRI, <i>Shiraz éternelle</i>	213
ANTONIO C.D. PANAINO, <i>The “Persian” Identity in Religious Controversies. Again on the Case of the “Divided Loyalty” in Sasanian Iran</i> ...	227
CLAUS V. PEDERSEN, <i>San’atizâde’s Dāmgostārān and Majma‘-e Divānegān: a New Identity in the Horizon?</i>	241
HAMLET PETROSYAN, <i>The Medieval Armenian Perception of Transiency of Earthly Gardens and Its Persian Parallels</i>	247
ANDREA PIRAS, <i>Mythology as a Mean of Identity in Sasanian Royal Imagery</i>	255
NOSRATOLLAH RASTEGAR, <i>Spuren iranischer Identität in Firdausīs Šāhnāme</i>	265
ADRIANO V. ROSSI, <i>Elusive Identities in Pre-Achaemenid Iran: the Medes and the Median Language</i>	289
SHAUL SHAKED, <i>Human Identity and Classes of People in the Pahlavi Books</i>	331
DIETER WEBER, <i>The Pahlavi Script as a Medium of Iranian Identity. Some Palaeographical Notes</i>	347

ROBERTA GIUNTA

LES INSCRIPTIONS PERSANES
DANS L'ÉPIGRAPHIE MONUMENTALE
DE LA VILLE DE GHAZNI (AFGHANISTAN)
AUX 6e-7e/12e-13e SIÈCLE

Les recherches menées à Ghazni pendant la première moitié du 20e siècle par la Délégation Archéologique Française¹, les fouilles conduites entre 1957 et 1966 par la Mission Archéologique Italienne² dans deux sites de la ville³ et les prospections effectuées, à la même période, par les membres de cette Mission dans les cimetières disséminés autour de la citadelle nous ont fait connaître des aspects très importants de l'architecture islamique, civile et religieuse, de Ghazni – surtout celle des 6e-7e/12e-13e siècles – et un grand nombre d'inscriptions musulmanes s'échelonnant entre la fin du 4e/10e et le début du 10e/16e siècle. Ces découvertes ont permis d'éclairer l'épigraphie monumentale islamique de la ville, caractérisée, surtout aux époques des dominations ghaznévide et ghuride, par une étonnante richesse de styles de graphie, une originalité frappante et un haut niveau de raffinement qui prouvent l'existence d'une école artistique régionale très développée (Flury 1925 ; Giunta 2003a : 379-432). En particulier, dès les années de règne du souverain Ibrāhīm b. Mas'ūd I (451-92/1059-99), le caractère ornemental des inscriptions se manifeste dans la présence de différents bandeaux épigraphiques en écriture coufique qui coexistent sur le même monument et alternent, souvent, avec des bandeaux

¹ Prospection de l'année 1923, dont les résultats ont été publiés par André Godard (1925) et Samuel Flury (1925).

² Missions inaugurées par Giuseppe Tucci et dirigées, au cours des années, par Alessio Bombaci, Umberto Scerrato et Dinu Adamesteanu.

³ Les fouilles ont restitué les vestiges du palais du souverain ghaznévide Mas'ūd III, érigé en 505/1112, et celles appartenant à une habitation privée, probablement d'époque ghuride (Bombaci 1959 ; Scerrato 1959 ; Adamesteanu 1960).

en écriture cursive, style introduit dans l'épigraphie monumentale de Ghazni dès la première moitié du 5e/10e siècle⁴.

Les inscriptions, souvent très fragmentaires, exécutées soit sur du marbre d'excellente qualité, soit sur de la brique cuite, contiennent des épitaphes⁵, des textes de construction⁶, des textes commémoratifs et honorifiques⁷, des textes coraniques⁸, des invocations pieuses⁹ et des textes renfermant uniquement des séquences de souhaits¹⁰. La langue de ces inscriptions est l'arabe mais, à partir du début du 6e/12e siècle, elle est parfois accompagnée, ou même remplacée, par le persan.

En effet, nous avons relevé les deux cas suivants : certains textes sont écrits entièrement en persan à l'intérieur de bandeaux épigraphiques coexistant avec des bandeaux entièrement en arabe. En revanche, il peut même arriver que des mots persans aient été intégrés à un texte en arabe, dans le même bandeau épigraphique.

Les inscriptions qui s'inscrivent dans le premier cas sont, chronologiquement, les plus anciennes. L'exemple le plus célèbre figure dans le palais érigé par les soins du souverain ghaznévide Mas'ūd III (492-508/1099-1115). À côté de nombreux textes en arabe, dispersés sur tout le monument, une longue inscription en langue persane orne la partie supérieure des plaques en marbre qui composaient autrefois le socle des

⁴ Les premières attestations de l'utilisation de l'écriture cursive figurent sur deux monuments funéraires du début de l'époque ghaznévide, notamment le tombeau du fameux souverain Maḥmūd b. Sebūktigīn, daté de 421/1030 (Giunta 2003a : n. 2, avec bibliographie précédente), et celui de l'un des membres de son entourage, Abū Sahl Muḥammad, daté de 447/1055 (Giunta 2001 ; 2003a : n. 3).

⁵ Les monuments funéraires sont constitués par des tombeaux en marbre, composés de deux ou de plusieurs éléments superposés et décroissants, dépourvus de stèles aux extrémités. Les inscriptions sont généralement sculptées en relief sur les faces de chaque élément (Giunta 2003a : 333-48).

⁶ À l'instar des épitaphes, les textes de construction sont attestés uniquement sur des éléments architectoniques en marbre (Bombaci 1966 : 3-4 ; Giunta 2003b ; 2005 : 532-34).

⁷ De ces textes, sculptés en relief soit sur des éléments en marbre, soit sur des panneaux en brique cuite de grandes dimensions, seul subsiste parfois le nom d'un souverain accompagné de sa titulature, complète ou partielle (Giunta & Bresc 2004 : 166-73 ; Giunta 2005 : 528-31, 534-44).

⁸ Inscriptions attestées principalement sur certains monuments funéraires (Giunta 2003a : nn. 9, 14, 17, 18, 35, 38, 68, 69, 77), sur un petit nombre de plaques en marbre dites « à miḥrāb » (Giunta 1999, vol. 2 : 460-68) et sur quelques panneaux en marbre (documentation photographique inédite ; IsIAO, Rome).

⁹ Il s'agit surtout d'inscriptions sculptées sur des éléments décoratifs en brique cuite (documentation photographique inédite ; IsIAO, Rome).

¹⁰ Ces textes, dont le formulaire est typique des inscriptions mobilières, surtout celles ornant les objets en métal, figurent soit sur des plaques en marbre, soit sur des colonnes, ou des colonnettes, en brique cuite (documentation photographique inédite ; IsIAO, Rome).



Fig. 1. Plaque en marbre (contenant la *basmala*)
provenant de la cour du palais de Mas'ūd III (n. Inv. C2890).

niches s'ouvrant sur la cour centrale du palais (Fig. 1)¹¹. Ce texte, exécuté dans un style d'écriture connu sous le nom de « coufique fleuri » – le sommet des lettres étant agrémenté d'éléments végétaux et de fleurons –, contient un poème en vers, en mètre *mutaqārib* et *muğtaṣṣ*, dont le début figurait sur le côté nord, où se trouvait l'entrée monumentale¹². La partie traduite par Alessio Bombaci (1966 : 11-15, 33-42) révèle des louanges à la lignée des souverains ghaznévides, de Sebūktigīn, fondateur de la dynastie (m. 387/997), jusqu'à Mas'ūd III¹³. L'auteur ou les auteurs de ce poème nous sont inconnus, car ces vers ne figurent pas dans les ouvrages des poètes principaux de l'époque de Mas'ūd III, tels Bū l-Farağ Rūnī (m. 492/1098-1099 c.), Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān (m. 515/1121), 'Utmān Muhtārī (544/1149 ou 549/1154) et Ḥakīm Sana'ī (m. entre 525/1130 et 535/1141)¹⁴.

¹¹ Les fouilles ont permis de découvrir 335 plaques de ce type, dont 44 ont été relevées *in situ*, presque toutes sur le côté occidental de la cour (36 exemplaires). Plusieurs autres proviennent de certains sanctuaires de la ville, dans lesquels elles ont été remployées à une époque inconnue. D'après un calcul approximatif, le numéro de ces plaques devait dépasser les 500 unités (Bombaci 1966 : 6-7).

¹² La *basmala* introduit probablement les vers de ce poème. Elle est sculptée sur l'une des plaques relevées pendant les travaux de fouilles (Fig. 2).

¹³ Il subsiste, en particulier, la partie qui concerne Maḥmūd et son fils Mas'ūd I, retrouvée sur le côté ouest de la cour. La partie dédiée à Mas'ūd III, propriétaire du palais, devait se trouver sur le côté sud, près de l'accès de la salle du trône.

¹⁴ D'après Bombaci, le palais fut probablement bâti grâce aux revenus provenant des exploits accomplis en Inde par ce souverain, dont les poètes susmentionnés ont célébré les victoires. Il est possible de supposer que ces vers furent composés par Mas'ūd-i Sa'd-i



Fig. 2. Plaque en marbre provenant de la cour du palais de Mas'ūd III (n. Inv. C6140).

Un deuxième exemple de la coexistence de textes en arabe et de textes en persan se retrouve sur un tombeau que la Mission Archéologique Italienne a relevé en 1957 au centre du sanctuaire de Āgā Naw (Giunta 2003a : n. 25), dans la partie occidentale de la ville, à l'ouest du fleuve, près du sanctuaire de Ḥakīm Sana'ī (Fig. 3 ; *ibid.* : n. 23). Il s'agit de l'un des monuments funéraires les plus imposants de la première moitié du 6e/12e siècle. Il se compose de quatre éléments superposés : un soubassement pourvu d'un rebord à plan incliné, un premier socle à deux degrés, un deuxième socle à section prismatique et un bloc mouluré qui couronne l'ensemble. Chacun des trois éléments inférieurs présente quatre bandeaux épigraphiques ornés d'une inscription en persan, exécutée en écriture cursive sur le soubassement et sur le socle à degrés, en coufique fleuri sur le socle prismatique. En revanche, l'élément de couronnement offre un texte en arabe, en cursif, qui, selon la coutume, révèle les informations relatives au défunt¹⁵. Le mauvais état de conservation du tombeau, la fragmentation des éléments qui le composent et l'absence d'une documentation photographique complète nous empêche, malheureusement, de proposer un déchiffrement des textes en persan. D'après Bombaci, qui en avait commencé l'étude, l'inscription en coufique du socle prismatique contient une épigramme funéraire en vers *muğtaşş*, ayant probablement trait à la caducité de la vie en ce monde (Fig. 4 ; Bombaci 1966 : 38), comme en

Salmān ou par 'Utmān Muhtārī, Rūnī étant déjà mort à l'époque de la construction du palais et Ḥakīm Sana'ī étant, en revanche, encore trop jeune (Bombaci 1966 : 33-34).

¹⁵ Cette partie de l'épithaphe est généralement sculptée sur l'élément le plus haut d'un tombeau, afin de pouvoir être lue même d'assez loin.

témoignent certaines épitaphes islamiques datées à partir de la première moitié du 4e/10e siècle¹⁶.



Fig. 3. Vue générale du tombeau du sanctuaire de Āgā Naw (IsIAO, Dep CS Neg. R653/2F ; 1957).



Fig. 4. Inscription figurant sur l'une des faces du socle prismatique du tombeau du sanctuaire de Āgā Naw (IsIAO, Dep CS Neg. R482/3F et Dep CS Neg. R482/5F ; 1957).

Les inscriptions caractérisées par la présence d'un texte dans lequel la langue persane se mélange à la langue arabe, à l'intérieur d'un même bandeau épigraphique, sont plus nombreuses. L'exemple que nous estimons le plus ancien figure sur un tombeau dont seul le bloc de couronnement subsistait en 1958, lors de la prospection effectuée par les membres de la Mission Archéologique Italienne (Giunta 2003a : n. 46). La forme de cet élément et le *ductus* des lettres cursives de l'inscription suggèrent une datation ne dépassant pas la fin du 6e/12e siècle. Toutefois, aucun indice ne permet de

¹⁶ Toutefois, les épigrammes funéraires que nous connaissons, parfois utilisées à côté des textes coraniques, sont toujours en langue arabe : l'un des exemples les plus anciens (323/935) est attesté sur une stèle funéraire en grès provenant de la nécropole d'Aswan, en Egypte, conservée au Musée Arabe du Caire (n. Inv. 1506/456 ; RCEA, vol. 4 : 27, n. 1258).



Fig. 5. Première face longitudinale de l'élément de couronnement du tombeau d'Abū Ṭālib (IsIAO, Dep CS Neg. R659/4F ; 1958).

l'attribuer aux années de la domination ghaznévide qui s'acheva en 582/1186. En effet, en ignorant la morphologie des autres éléments de ce tombeau, il nous est impossible de reconstituer l'aspect du monument dans son ensemble¹⁷. Ce bloc appartenait au monument funéraire d'un défunt connu sous le nom d'Abū Ṭālib¹⁸ et se dressait à l'intérieur du sanctuaire homonyme, situé à proximité de celui de Āgā Naw. Deux bandeaux épigraphiques de forme rectangulaire ornent chacune des faces longitudinales (Fig. 5 et 6)¹⁹ : la première partie du texte est en arabe et contient, à côté de deux versets coraniques (Cor. III, 18-19), la *basmala*, une expression pieuse de nature funéraire (extraite du verset coranique XXIX, 57), la désignation de la tombe (*hadā qabr*) et le nom du personnage enterré. Ce dernier est suivi de la formule *Hudā-yi 'azz wa ġall* (« Dieu est grand et puissant »), dans laquelle le nom de Dieu figure sous la forme persane. La deuxième partie du texte, assez fruste, présente une expression en persan destinée à ceux qui visitent les cimetières, introduite de la formule *bar-ān banda raḥmat*²⁰ *kunād* (« [Ô Dieu] accorde Ta bénédiction à cet esclave ! » ; équivalent de l'expression arabe *raḥmat Allāh 'alā 'abdi-hi*). L'invocation en arabe *in šā' Allāh* (« S'il plaît à Dieu ! ») termine l'épithaphe. Signalons que les suppliques adressées aux visiteurs des cimetières, assez fréquentes dans l'épigraphie funéraire islamique, surtout en langue arabe²¹, sont généralement absentes du formulaire des autres épithaphe de Ghazni appartenant à cette époque.

¹⁷ A propos des similitudes et des différences existant entre les tombeaux de l'époque ghaznévide, ceux de l'époque ghuride et ceux qui ont été érigés à partir de la deuxième moitié du 7e/13e siècle, voir Giunta 2003a : 333-48.

¹⁸ La *nisba* du personnage, *al-Balḥī*, souligne son origine de la ville de Balkh, au nord-ouest de Ghazni.

¹⁹ Les faces latérales sont dépourvues d'inscriptions et de décor.

²⁰ Le mot *raḥma* s'achève par une *tā' marbūta*.

²¹ Diem & Schölller 2004 : 85. A ce propos, voir également van Berchem 1922 : 34.



Fig. 6. Deuxième face longitudinale de l'élément de couronnement du tombeau d'Abū Ṭālib (IsIAO, Dep CS Neg. R667/6F ; 1958).

Une exhortation similaire, également insérée en langue persane à l'intérieur d'un texte en arabe, est attestée sur un autre tombeau de la ville datable du début du 7^e/13^e siècle. Il s'agit d'un monument funéraire se dressant en 1958 dans le sanctuaire connu sous le nom de 'Abd al-Salām, au nord de la ville (Giunta 2003a : n. 60). Etant destiné à un personnage de haut rang, le monument a dû subir des restaurations au cours des siècles. Il se compose, en effet, de deux parties distinctes ne datant sûrement pas de la même époque (Fig. 7). Les trois éléments supérieurs appartiennent au monument originel ; en revanche, les deux soubassements sur lesquels ils s'élèvent sont formés de nombreuses plaques, entières ou fragmentaires, provenant d'autres monuments funéraires de la ville, réutilisées afin de remplacer un, ou plusieurs éléments originels, disparus. La forme des trois éléments supérieurs et la structure de cette partie de la tombe sont typiques de l'architecture funéraire d'époque ghuride²². Chacun de ces éléments présente une inscription en écriture cursive. Le nom du défunt est signalé dans les deux bandeaux épigraphiques rectangulaires sculptés, chacun, sur les faces longitudinales du bloc qui couronne le tombeau²³. Dans ce texte, les nombreux titres du personnage se succèdent à la manière arabe, accompagnés de l'article. Toutefois, conformément à une assimilation du persan, la lettre *tā'* remplace le *tā' marbūṭa* du mot *al-dawla* figurant dans le *laqab* : *Šams al-dawla wa al-dīn*. La date du décès, qui suit la séquence des titres, est introduite par l'expression arabe *bi-tārīḥ* (« en date de ») : elle comprend le nom du 10^e mois du calendrier arabe *šawwāl*²⁴, le mot persan indiquant

²² Le profil légèrement trapézoïdal du bloc de couronnement, la présence de deux socles prismatiques superposés et décroissants, la forme très étroite et allongée de ces deux derniers ne se retrouvent pas avant la fin du 6^e/12^e siècle (voir Giunta 2003a : 343-44).

²³ Le mot *Allāh* occupe le centre de chacune des faces latérales du bloc et interrompt la suite du texte.

²⁴ La forme persane de ce mois correspond au mot *šawal*.



Fig. 7. Vue générale du tombeau du sanctuaire de ‘Abd al-Salām (IsIAO, Dep CS Neg. R667/6F ; 1958).

l’année, *sāl*, et une date composée de deux chiffres (Fig. 8). Du premier nous lisons les lettres *šīn*, *šād* et *dāl* qui suggèrent la présence du mot persan *šašsad* (600/1200), écrit fautivement, puisqu’il manque le deuxième *šīn*. Le chiffre suivant semble se référer au nombre des unités et indiquer le numéro persan *yak* (« un »), également fautif, le *kāf* étant suivi de la hampe de la lettre *alif* en position finale (donnant la forme incorrecte *yakā*). La date, susceptible de correspondre au 601 de l’hégire (1204)²⁵, s’achève avec l’expression arabe *hiğrat* (écrite à la manière persane, avec le *tā’* final) *al-sayyid ‘alay-hi al-salām* (« de l’hégire du Seigneur. Que la paix soit sur Lui ! »), expression absente, sous cette forme, dans les inscriptions islamiques arabes du Moyen Âge²⁶. Les textes des deux autres éléments de ce tombeau contiennent, chacun, la *basmala* suivie de plusieurs versets coraniques²⁷. L’un des deux textes se termine davantage avec deux parties en

²⁵ Cependant, nous ne connaissons aucun personnage, portant les titres signalés dans l’inscription, décédé au cours de cette année.

²⁶ Signalons que les inscriptions figurant respectivement sur le mausolée de ‘Arab Ātā à Tim (367/977), en Ouzbékistan (Blair 1992a : 47-48, n. 11), et sur la tombe-tour de Radkan ouest (407-11/1016-21), au Golestan, se terminent avec l’expression *min al-hiğra* (« de l’hégire »). La date du texte de construction du minaret de Ćihil Duğtārān (501/1108), à Damghan, au nom d’Abū l-Fağh, est suivie de l’adjectif *hiğriyya* (Wiet 1940 : 134-35, n. 4).

²⁷ Le déroulement de ces deux textes suit une organisation d’un même type : une ligne d’écriture sur trois faces et deux lignes sur l’un des côtés latéraux.

langue persane (Fig. 9) : la première révèle une supplique qui implore la miséricorde de Dieu au bénéfice du défunt : *Hudā-yi bar-ān banda raḥmat kunād* (« Ô Dieu, accorde Ta bénédiction à cet esclave ! »). La deuxième, mal conservée, semble contenir une exhortation adressée aux visiteurs de la tombe, afin qu'ils récitent une prière en faveur du défunt.



Fig. 8. Face longitudinale de l'élément de couronnement du tombeau du sanctuaire de 'Abd al-Salām (IsIAO, Dep CS Neg. R678/1F ; 1958).



Fig. 9. Inscription en persan du socle du tombeau du sanctuaire de 'Abd al-Salām (IsIAO, Dep CS Neg. R678/3F ; 1958).

Parmi les inscriptions de Ghazni datées avant la fin du 7e/13e siècle, offrant un mélange d'arabe et de persan, signalons également le texte sculpté sur un élément de tombeau relevé en 1958 à proximité du monument funéraire précédent, à l'intérieur du même sanctuaire de 'Abd al-Salām (Fig. 10 ; Giunta 2003a : n. 61). Dans cette épitaphe, la plupart des titres du défunt ne présente pas d'article; la date du décès débute en arabe: *bi-tārīḥ* (« en



Fig. 10. Deuxième tombeau du sanctuaire de ‘Abd al-Salām
(IsIAO, Dep CS Neg. R667/11F ; 1958).

date de »); se poursuit en persan : *yazdahum* (ou *panzdahum*) *māh* (« du 11e [ou du 15e] jour du mois »)²⁸ et se termine en arabe: *ġumāda al-awwal sanat iħda ‘ašara wa sittumāya* (« *ġumāda I* de l’année 611 [octobre 1214] »).

Les textes que nous avons présentés montrent des aspects assez intéressants. En premier lieu, il est possible de penser, avec assez de certitude, qu’à la période ghaznévide l’arabe était la langue couramment employée dans l’épigraphie monumentale de Ghazni et que, dès le début du 6e/12e siècle, le persan, en tant que langue « littéraire », figurait uniquement dans les compositions poétiques, à la gloire des souverains et de leurs résidences (tel le cas de l’inscription du palais de Mas‘ūd III), ou des défunts qui avaient occupé une place de prestige dans le cadre de l’organisation militaire de l’Etat ghaznévide²⁹. Cette utilisation de la langue persane n’a rien qui doive nous étonner. En effet, dès l’époque de Maħmūd, les Ghaznévides avaient été très sensibles à la nouvelle littérature persane. De nombreux poètes et littéraires avaient été souvent invités à la cour de Ghazni; ainsi, Firdūsi (m. 411/1020 c.) acheva son célèbre *Shāhnāma* dans cette ville. Néanmoins, il est intéressant de remarquer qu’à cette époque, l’écriture employée pour transcrire le persan en épigraphie monumentale semble avoir été uniquement le coufique qui était toujours dépourvu de points diacritiques. Par ailleurs, présentant des lettres aux formes souvent assez compliquées, il n’était sûrement lu que par certain élites de la population.

²⁸ Il est à noter que le jour apparaît écrit fautivement car, s’il s’agit de *yazdahum*, il y a une lettre de trop à la gauche de l’*alif*; au cas de *panzdahum*, il aurait fallu un troisième point au-dessous de la première lettre.

²⁹ En effet, nous ne connaissons aucune inscription persane dans l’épigraphie monumentale des premiers ghaznévides à Ghazni, l’utilisation de la langue arabe ayant été vraisemblablement une expression de légitimation de pouvoir, au cours du 5e/11e siècle.

Au cours de la première moitié du 6e/12e siècle, la ville de Ghazni fut occupée deux fois par les armées seldjoukides (en 511/1117 et 530/1135), mais sa véritable destruction survint une quinzaine d'années plus tard, quand, en 545/1150, pour venger la mort de deux de ses frères tués par les mains du ghaznévide Bahrām Šāh, le ghuride Ğihānsūz mis la ville à sac. Toutefois, peu de temps après, Ghazni fut reconstruite par les Ghurides eux-mêmes et, à la fin du 6e/12e siècle, elle devint la capitale du souverain Mu'izz al-dīn Muḥammad b. Sām, frère du fameux Ğiyāṭ al-dīn, suprême souverain du Ghur, au cœur du massif central de l'Afghanistan. Ce souverain régna à Ghazni jusqu'à sa mort, survenue en 599/1203. Parmi les inscriptions de la ville, l'unique texte de construction appartenant sans aucun doute à cette époque est entièrement en langue arabe et figure sur une plaque « à *miḥrāb* » datée de 599/1203 (Giunta 2003b). Il en est de même des épitaphes des tombeaux datables entre la fin du 6e/12e et le début du siècle suivant, qui diffèrent sensiblement de ceux de la période précédente, soit par la forme du monument dans son ensemble, soit par le style de graphie³⁰, ou encore par le contenu beaucoup plus stéréotypé des textes et par le choix des versets coraniques³¹. Si l'élément qui couronnait le tombeau d'Abū Ṭālib s'inscrit dans la production architectonique funéraire de la fin du 6e/12e siècle, comme nous le supposons dans l'état actuel de nos recherches, il serait également une probable attestation de l'utilisation du persan à Ghazni durant les trente années du pouvoir de Mu'izz al-dīn Muḥammad b. Sām. De plus, il serait le premier exemple de l'emploi de cette langue à l'intérieur d'un texte arabe de la ville. La structure de cette épitaphe et le choix du persan destiné à ceux qui visitent les cimetières pourraient indiquer que cette langue était devenue la langue la plus couramment parlée. De plus, l'utilisation du cursif rendait sûrement beaucoup plus accessible la lecture des messages contenus dans les épitaphes.

En 602/1206, trois ans après la mort de Mu'izz al-dīn, un officier turc esclave des Ghurides, Tāğ al-dīn Yīldīz, fut nommé gouverneur de Ghazni par Maḥmūd, fils de Ğiyāṭ al-dīn Muḥammad b. Sām, et détint le pouvoir jusqu'en 612/1215, quand les Šāhs du Khwarezm s'emparèrent de la ville. Ils y régnèrent jusqu'à l'arrivée des Mongols en 618/1221.

Si la date du tombeau élevé au centre du sanctuaire de 'Abd al-Salām correspond à l'année 601/1205, ce monument aurait été bâti au moment de la perte du contrôle ghuride sur la ville, peu avant le governorat de l'un de leurs émissaires. L'épitaphe de ce tombeau contient également une

³⁰ Aucune des épitaphes de l'époque ghuride relevées à Ghazni ne semble avoir été exécutée en écriture coufique.

³¹ A cette époque, le verset coranique le plus fréquemment utilisé est celui dit du « Trône » (Cor. II, 255-256).

supplique en persan, attestant la diffusion d'un type d'exhortation ignoré dans le formulaire funéraire en langue arabe. Cependant, à la différence du tombeau précédent, dans la partie la plus importante de cette épitaphe (celle concernant le défunt, ses titres et la date de son décès), des mots en persan, généralement incorrects, se combinent avec des formules en arabe ; de plus, des mots arabes se terminent avec la lettre *tā'* à la façon persane. Ce phénomène se retrouve, encore plus accentué, dans le dernier tombeau que nous avons présenté, qui date de 611/1214, quand la ville avait perdu définitivement son ancienne hégémonie et sa splendeur. Nous pouvons en déduire qu'une forte instabilité politique se soit reflétée à la fois dans le caractère de l'architecture funéraire et dans la qualité des inscriptions et de leur contenu. Nous supposons également que le mélange d'arabe et de persan dans les textes funéraires de cette époque pourrait avoir été le résultat de la perte d'une véritable identité linguistique, en épigraphie monumentale.

L'absence d'un *corpus* systématique d'inscriptions musulmanes provenant de l'Est, datées avant le début du 8e/14e siècle, rend difficile la compréhension de textes de ce type³². Nous savons que, jusqu'à la première moitié du 5e/11e siècle, certaines inscriptions en pehlévi figuraient à côté de l'arabe sur des monuments islamiques d'Iran³³, en particulier dans la région caspienne : c'est surtout le cas des inscriptions bilingues des tombes-tours de Radkan ouest (407-11/1016-21) et de Ladjim (413/1023 c. ; Herzfeld 1932: 146-47), respectivement au Golestan et au Mazandéran.

L'inscription des plaques de la cour du palais de Mas'ūd III (505/1112) s'inscrit parmi les premiers témoignages de l'utilisation de la langue persane en épigraphie monumentale. Exception faite de certaines inscriptions en arabe, offrant simplement des titres ou des mots en persan³⁴, les documents

³² Rappelons que soixante-dix-neuf inscriptions, s'échelonnant entre la fin du 2e/8e siècle et le commencement du 6e/12e siècle, sont regroupées et analysées dans l'ouvrage que Sheila Blair (1992a) a consacré aux documents épigraphiques d'Iran et de Transoxiane. En ce qui concerne les inscriptions en langue persane provenant d'Iran et d'Afghanistan, un examen et une liste assez exhaustive figurent dans les études de Henry Massé (1939), Gaston Wiet (1939) et Sheila Blair (1992b). Pour les textes en persan dans les inscriptions de l'Inde, nous disposons d'une étude assez complète conduite par J. Horowitz (1909-1910) et d'un résumé fourni par Z.A. Desai (1953).

³³ Le pehlévi fut très probablement la seule façon d'écrire le persan au début de l'époque islamique.

³⁴ Signalons, en particulier, l'inscription coufique contenant le texte de construction de la tombe-tour connue sous le nom de Čihil Duhtārān, à Damghan, dans la province de Qumis, et un texte commémoratif relevé à Naqsh-i Rostam, dans le Fars. Dans la première, datée de 446/1054, parmi les titres arabes portés par l'émir Abū Šuġā', figure un titre en langue persane, dont la lecture demeure incertaine (Khanikoff 1861 : 311) ; dans la seconde, datée de 454/1062, le mot utilisé pour indiquer « l'armée » est en persan : *laškar* (Blair 1992a : 130-31, n. 48).

les plus anciens entièrement (ou presque entièrement) sculptés en langue persane sont trois textes de construction. Le premier a été relevé à Zalamkot, à proximité de Batkhela, dans la partie méridionale de la vallée du Swat (Pakistan). Il s'agit d'une inscription bilingue, excisée sur une plaque en calcaire datée de 401/1011 : sept lignes en persan, en coufique très simple, sont suivies de trois lignes en écriture *šārāda* et attestent la construction d'un mausolée/mémorial (*marqad*) par les soins de l'émir Arslān al-Ġādīb (Abdur Rahman 1998). Les deux autres textes proviennent de l'Ouzbékistan, le premier, en coufique simple, figure sur la tombe de Šāh Faḍl, à Safid Buland (447-51/1055-60) (Nastich & Kochnev 1988 : 70) ; le deuxième, en coufique fleuri, encadre le portail du fameux Ribāṭ-i Malik, construit en 471/1078 entre Samarkand et Boukhara (Blair 1992a : 153-54, n. 58). Nous connaissons également des stèles en granit, trouvées à proximité du cimetière de Ġakar-diz à Samarkand, qui datent du 6e/12e siècle. Un seul exemplaire de ce groupe offre une épitaphe bilingue³⁵, exécutée à l'intérieur d'un cartouche rectangulaire dont le côté supérieur est trilobé : les six premières lignes sont en arabe et contiennent le nom d'un personnage mort en 574/1178 ; les quatre suivantes renferment des vers en persan qui exaltent les vertus du défunt³⁶.

Les documents susmentionnés permettent de supposer que l'emploi du persan dans l'épigraphie monumentale trouve ses origines dans une région qui correspond à l'Ouzbékistan actuel, qu'il fut introduit sous les Ghaznévides et dont héritèrent ensuite les Qarakhanides, dynastie turque de la Transoxiane et du Turkestan oriental (382-609/992-1212). En effet, le personnage qui figure dans l'inscription de Zalamkot, Arslān al-Ġādīb, à la fin du 4e/10e siècle, avait été nommé émir de la ville de Tus par le souverain Maḥmūd b. Sebūktigīn qui aspirait à la réaffirmation du pouvoir ghaznévide sur le Khorassan (Minorsky 1932 : 1028-29). Malgré l'expansion des Qarakhanides, qui s'emparèrent des villes de Tus et de Nishapur en 397/1006, Ibn al-Āṭīr mentionne encore Arslān al-Ġādīb comme étant le maître de Tus en 401/1011 (Ibn al-Āṭīr, vol. 9 : 91), année qui, par ailleurs, coïncide avec celle signalée dans l'inscription de Zalamkot. Il est important de rappeler qu'à cette époque, Tus était l'un des centres principaux des *dihqāns* (prestigieuses familles d'origine persane), défenseurs et promoteurs

³⁵ La totalité des textes figurant sur ces stèles sont en écriture cursive.

³⁶ Žukov 1956. L'utilisation du persan eut ensuite une grande diffusion au 6e/12e siècle. Signalons, à titre d'exemple, l'inscription, en langue persane et écriture coufique, qui orne la tour des Atābeks à Nakhichevan, en Azerbaïdjan (Khanikoff 1862 : 113-15, n. 6). On doit à de Khanikoff une comparaison entre cette inscription et celle, également en écriture coufique, qui figurait au-dessus de la porte d'entrée du caravansérail dit de Halaku, situé à mi-chemin entre Djoulfa, sur l'Araxe, et Marand, en Azerbaïdjan. Cette dernière inscription était déjà en ruine en 1857 (Khanikoff 1862 : 115).

des anciennes traditions persanes qui ont sûrement inspiré les travaux du célèbre poète Firdūsī, né à proximité de cette ville³⁷.

Concernant la mention de la date des inscriptions monumentales les plus anciennes des régions orientales, nous avons relevé les cas suivants : une datation se référant à deux, ou parfois à trois, différents systèmes de calendrier, généralement transcrite en langue arabe ; une datation calculée exclusivement sur la base du système de l'hégire, reportée entièrement en persan, ou transcrite en utilisant des mots arabes et persans. Les exemples du premier cas sont évidemment les plus anciens et attestent de la survivance de vieilles traditions locales. L'inscription coufique qui figure à l'extérieur du fameux Gunbad-i Qābūs, au Mazandéran, construit en 397/1006-1007 pour le quatrième souverain ziyaride Qābūs b. Wušmkīr à l'époque de son deuxième règne (387-402/997-1012)³⁸, se termine avec une double datation : la première suit le système du calendrier lunaire de l'hégire (*sana sab' wa tis'in wa talatūmāya qamariyya*, « année lunaire 397 »), la seconde adopte le système solaire persan (*wa sana ḥams wa sab'in wa talatūmāya šamsiyya*, « et année solaire 375 »), calculé sur la base de l'ère du dernier empereur sassanide Yazdigird III³⁹. Une datation du même type est également attestée dans l'inscription de la tombe-tour de Radkan ouest (407-11/1016-21), toujours au Mazandéran (Blair 1992a : 85-87, n. 31). Trois dates coexistent dans l'inscription coufique qui figure sur un rocher dans la vallée du Ferghana en Ouzbékistan et qui contient un texte commémoratif au nom du prince qarakhane Arslān Tigīn (c. 425-33/1034-42). La première date, au début de l'inscription, suit le système du calendrier de l'hégire (*yawm al-tulātā min ayyām šahr ġumādā al-ūlā sana talat wa talatīn wa arba'umāya*, « le jour de mercredi des jours du mois ġumādā I de l'année 433 ») ; la deuxième celui du calendrier persan (*fī day māh al-fars sana 'ašara wa arba'umāya*, « le mois persan de day de l'année 420 ») ; la troisième révèle le nom du mois grec *kānūn al-awwal*, dans le système chrétien de Syrie (*fī kānūn al-awwal al-rūmiyya*, « dans le *kānūn I* romain » : Blair 1992a : 115-17, n. 42).

Le premier exemple contenant une datation en langue persane semble être l'inscription de Zalamkot susmentionnée, datée de 401/1011.

Parmi les inscriptions du troisième cas, la plus ancienne date de 438/1046. Il s'agit du texte commémoratif au nom du souverain buyide Abū

³⁷ D'après une tradition populaire, la tombe de ce poète se trouve à l'intérieur de la ville de Tus, près du mur nord-est (Minorsky 1932 : 1031).

³⁸ Premier règne : 367-71/978-81.

³⁹ Burkett 1965 : 104. La première année de l'ère de Yazdigird III correspond à l'année 22 de l'hégire et au 632 de l'ère chrétienne. Il est nécessaire de rappeler que le souverain ziyaride Qābūs avait été fasciné par l'astronomie et que la présence de la date dans le système solaire pourrait, ici, représenter un signe précis de la volonté de célébrer un événement cosmique calendaire de haute importance. Voir, à ce propos, Cristoforetti 2004 : 11-14.

Kālīgār (435-40/1044-48) – exécuté dans un style de graphie cursive très maladroite –, relevé dans le palais de Darius à Persépolis, dans la province du Fars. Le texte présente deux dates se référant à deux différents événements de la vie du prince : dans la première, la partie qui concerne le jour et le mois est en persan (*rūz-i bahmān min māh-i ābān*, « le deuxième jour du mois de *ābān* »), celle qui est relative à l'année est en arabe (*sana tamān wa talaṭīn wa arba' māya*, « année 438 »). En revanche, la seconde date, contenant uniquement l'année (*sana tamān 'iṣrīn wa arba' māya*, « année 428 »), est en arabe (Blair 1992a : 118-20, n. 43). Un même mélange dans la mention de la date se retrouve dans une épitaphe sculptée sur une stèle funéraire provenant de Turanpusht, datée de l'année 457/1065. Dans ce cas, le persan est utilisé pour transcrire uniquement le nom du mois (*māh-i day*) (Afšār 1969-75, vol. 1 : 276, n. 174/10).

Cet usage se poursuit aux siècles suivants comme l'attestent l'épitaphe figurant sur une stèle funéraire de forme trilobée, en brique cuite (555/1160), relevée en 1935 dans la partie occidentale de la ville d'Isfahan (dans laquelle les mots *rūz* et *māh* sont utilisés pour indiquer le « jour » et le « mois »⁴⁰), ainsi que l'inscription de la tour de Merdékan, en Azerbaïdjan : *fī tāriḥ al-murdād māh sana sittumāya* (dans le mois *murdād* de l'année 600 : Khanikoff 1862 : 120-24, n. 9).

Les inscriptions de la période de la domination ghuride en Afghanistan et en Inde, dont les plus connues sont celles où figurent les noms des deux frères Ġiyāt al-dīn Muḥammad (558-99/1163-1203) et Mu'izz al-dīn Muḥammad (569-99/1173-1203), sont généralement en langue arabe⁴¹. Une exception apparaît dans un mausolée de la ville de Chisht, entre Djam et Herat, en Afghanistan. Son inscription cursive, ornant le tambour de la coupole, cite le nom et les titres de Ġiyāt al-dīn. La date de construction (562/1167), qui figure sur le mur oriental du monument, est en persan (*dahum ḡamīd [sic] al-awwāl sāl-i qamar pānsad šast dū az hiḡrat-i payḡāmbār Muḥammad*, « le 10 de *ḡumādā I* de l'année lunaire 562 de l'hégire du Prophète Muḥammad »)⁴².

⁴⁰ Miles 1939 : 151-52. L'auteur suppose que la présence des deux mots en persan dans un texte en arabe et le style de graphie en mi-cursif, assez fruste, reflètent, très vraisemblablement, une période de transition se manifestant soit dans la langue, soit dans l'écriture.

⁴¹ Les inscriptions monumentales de l'époque ghuride sont presque toujours exécutées dans une riche variété de styles d'écriture coufique, dans lesquels la moitié supérieure des bandeaux épigraphiques s'enrichit surtout de nœuds et de tressages (voir, à titre d'exemple, Casimir & Glatzer 1971 et Stuckert & Glatzer 1980).

⁴² Blair 1985 : 81-82. Rappelons que la date du texte de construction de l'une des inscriptions arabes du mausolée septentrional de Uzgend (547/1152) est également entièrement en persan (Yakubovsky 1947 : 27-32).

En Inde, les premières inscriptions musulmanes, connues actuellement, datent de la fin du 6^e/12^e siècle, époque de la conquête du souverain ghuride Mu'izz al-dīn (588-89/1192-93)⁴³. Seules, quelques épitaphes, légèrement antérieures, ont été repérées (Horovitz 1909-1910 : 12). Parmi les textes de construction de la mosquée Quwwat al-Islām à Delhi, le plus ancien, datant de 587/1191, figure au-dessus du portail oriental (*ibid.* : 13-14, n. 1). L'inscription est en langue persane cursive, mais l'arabe y est utilisé surtout pour indiquer la date (*bi-tārīḥ fī šuhūr sana sab' wa tamānīn wa ḥamsumāya*, « en date des mois de l'année 587 »), qui ne correspond probablement pas à celle de la construction de l'édifice, la ville de Delhi n'ayant pas encore été conquise par les armées ghurides⁴⁴. Ce texte s'achève par une invocation du Nom de Dieu, un appel à Sa miséricorde et une exhortation à prier pour le constructeur de l'édifice⁴⁵, expression qui évoque celle figurant sur le tombeau d'Abū Ṭālib à Ghazni pour lequel nous avons proposé une datation qui s'inscrit à cette même époque⁴⁶. De plus, une supplique en persan, implorant la miséricorde de Dieu, est également attestée sur l'un des tombeaux de Ghazni du début du 7^e/13^e siècle⁴⁷.

Le Quṭb Minār de Delhi offre également de nombreuses inscriptions en langue arabe (*ibid.* : nn. 8, 9, 10, 12, 24, 25, 26, 26a, 27), dont la plupart sont attribuées au sultan Iltutmīš (607-633/1211-1236). L'unique inscription en langue persane de ce minaret étant malheureusement très fragmentaire, il est difficile de comprendre la nature d'un texte qui date, très probablement, de l'époque de Mu'izz al-dīn et de Quṭb al-dīn Aybak (*ibid.* : 19, n. 12).

Il n'est pas hasardeux de supposer que les inscriptions monumentales de Ghazni en mi-arabe et mi-persan appartiennent toutes à l'époque post-ghaznévide et que les invocations et les éloges en langue persane furent introduites par les Ghurides – sous le règne de Mu'izz al-dīn, à la fin du 6^e/12^e siècle – et, vraisemblablement, dans les épitaphes. Leur emploi à l'intérieur des textes de construction semble avoir intéressé uniquement les monuments religieux de l'Inde, au tout début de l'époque des Sultans de Delhi.

⁴³ La ville de Delhi fut conquise en 589/1193 ; celles de Hansi et de Adjmer avaient été prises l'année précédente.

⁴⁴ D'après J. Horovitz, l'inscription a été ajoutée quelques années plus tard, vraisemblablement à l'époque d'Iltutmīš (*ibid.* : 13).

⁴⁵ Le texte porte le nom de Quṭb al-dīn Aybak qui avait participé à la conquête de l'Inde à côté de Mu'izz al-dīn, et qui, dès 602/1206, devint le fondateur de la dynastie des Sultans de Delhi (602-962/1206-1555). Le texte de la deuxième inscription en persan de cet édifice, dépourvue de date, se termine avec des suppliques similaires (*ibid.* : 14, n. 2).

⁴⁶ Voir *supra*.

⁴⁷ Tombeau du sanctuaire de 'Abd al-Salām. Voir *supra*.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdur Rahman (1998) The Zalamkot Bilingual Inscription. *East and West*, 48, 3-4, pp. 469-73.
- Adamesteanu, D. (1960) Notes sur le site archéologique de Ghazni. *Afghanistan*, 15, 1, pp. 21-30.
- Afšār, Ī. (1969-75) *Yādegārḥā-yi Yazd*. 2 vols. Téhéran.
- Berchem, M. van (1922) *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum. Deuxième Partie. Syrie du Sud. Jérusalem "ville"*. Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, XLIII, Tome 1, Fasc. 2. Le Caire.
- Blair, Sh.S. (1985) The Madrasa at Zuzan: Islamic Architecture in Eastern Iran on the Eve of the Mongol Invasions. *Muqarnas*, 3, pp. 75-91.
- Blair, Sh.S. (1992a) *The Monumental Inscriptions from Early Islamic Iran and Transoxiana*. Leiden-New York-København-Köln.
- Blair, Sh.S. (1992b) Arabic Inscriptions in Persia. In E. Yarshater, éd., *Encyclopaedia Iranica*, VIII, pp. 490-98. Costa Mesa.
- Bombaci, A. (1959) Introduction to the Excavations at Ghazni. Summary Report on the Italian Archaeological Mission in Afghanistan. *East and West*, 10, 1, pp. 3-22.
- Bombaci, A. (1966) *The Kūfic Inscription in Persian Verses in the Court of the Royal Palace of Mas'ūd III at Ghazni*. Roma.
- Burkett, M.E. (1965) Tomb Towers and Inscriptions in Iran. *Oriental Art*, 11, 2, pp. 101-106.
- Casimir, M.J. & B. Glatzer (1971) Šāh-i Mašhad, a Recently Discovered Madrasah of the Ghurid Period in Ġarġistan (Afghanistan). *East and West*, 21, pp. 53-68.
- Cristoforetti, S. (2004) Una premessa un po' più ampia dell'usato. In R. Favaro, S. Cristoforetti & M. Compareti, éd., *L'onagro maestro. Miscellanea di fuochi accesi per Gianroberto Scarcia in occasione del suo LXX sadè*, pp. 7-15. Venezia.
- Desai, Z.A. (1953) Arabic and Persian Inscriptions. *Ancient India*, 9, pp. 224-32.
- Diem, W. & M. Schölller (2004) *The Living and the Dead in Islam. Studies in Arabic Epitaphs*. 3 vols. Wiesbaden.
- Flury, S. (1925) Le décor épigraphique des monuments de Ghazna. *Syria*, 6, pp. 61-90.
- Giunta, R. (1999) *Les inscriptions de la ville de Ġaznī (Afghanistan)*. Thèse de Doctorat, Université de Provence "Aix-Marseille I". 3 vols. Aix-en-Provence.
- Giunta, R. (2001) The Tomb of Muḥammad al-Harawī (447/1055) at Ġaznī (Afghanistan) and Some New Observations on the Tomb of Maḥmūd the Ġaznavid. *East and West*, 51, 1-2, pp. 109-26.
- Giunta, R. (2003a) *Les inscriptions funéraires de Ġaznī (IVe-IXe/Xe-XVe siècles)*. Series Maior, VIII, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale" – Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente – Fondation Max van Berchem. Napoli.
- Giunta, R. (2003b) Un texte de construction d'époque ġuride à Ġaznī. In M.V. Fontana & B. Genito, éd., *Studi in onore di Umberto Scerrato per il suo settantacinquesimo compleanno*. Vol. 2, pp. 439-55. Series Minor, LXV, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale" – IsIAO. 2 vols. Napoli.

- Giunta, R. (2005) Testimonianze epigrafiche dei regnanti ghaznavidi a Ġaznī. In M. Bernardini & N.L. Tornesello, eds., *Scritti in onore di Giovanni M. D'Erme*. Series Minor, LXVIII, Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", 2 vols., Vol. 1, pp. 525-55. Napoli.
- Giunta, R. & C. Bresc (2004) Listes de la titulature des Ghaznavides et des Ghurides à travers les documents numismatiques et épigraphiques. *Eurasian Studies*, III, 2, pp. 161-243.
- Godard, A. (1925) Ghazni. *Syria*, 6, pp. 58-60.
- Herzfeld, E. (1932) Postsasanidische Inschriften. I. Mil-i Radkan. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, 4, pp. 140-47.
- Horowitz, J. (1909-10) The Inscriptions of Muḥammad ibn Sām, Quṭbuddin Aibeg, and Iltutmish. *Epigraphia Indo-Moslemica*, pp. 12-34.
- Ibn al-Āṭīr, Abū l-Ḥāsan 'Alī (1301-02/1883-84) *al-Kāmil fī l-tārīḥ*. 12 vols. Le Caire.
- Khanikoff, N. de (1861) Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale. *Journal Asiatique*, 15, pp. 239-451.
- Khanikoff, N. de (1862) Mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase. *Journal Asiatique*, 20, pp. 56-155.
- Massé, H. (1939) Epigraphy. B. Persian Inscriptions. In A.U. Pope & Ph. Ackerman, eds., *A Survey of Persian Art from Prehistoric Times to the Present*, pp. 1795-1804. London.
- Miles, G.C. (1939) Epitaphs from an Isfahan Graveyard. *Ars Islamica*, 6, pp. 151-57.
- Minorsky, V. (1932) Tūs. In M.Th. Houtsma, A.J. Wensinck, E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibb & W. Heffening, eds., *Encyclopédie de l'Islam*, Vol. 4, pp. 1026-32. Leyde-Paris.
- Nastich, V.N. & B.D. Kochnev (1988) K atributsii mavzoleya Shaikh-Fazil (Sur l'attribution de la tombe de Šayḥ Fāḍil). *Epigrafika Vostoka*, 24, pp. 69-76.
- RCEA : *Répertoire Chronologique d'Epigraphie Arabe* (1931-) Et. Combe, J. Sauvaget, G. Wiet et alii, eds. Le Caire.
- Scerrato, U. (1959) The First Two Excavation Campaigns at Ghazni, 1957-1958. Summary Report on the Italian Archaeological Mission in Afghanistan. *East and West*, 10, 1, pp. 23-55.
- Stuckert, R. & B. Glatzer (1980) Die Große Moschee und das Mausoleum des Ghiyāt ud-Dīn in Herat. *Afghanistan Journal*, 7, 1, pp. 3-22.
- Wiet, G. (1939) Epigraphy. A. The Arabic Inscriptions of Persia. In A.U. Pope & Ph. Ackerman, eds., *A Survey of Persian Art from Prehistoric Times to the Present*, pp. 1785-94. London.
- Wiet, G. (1940) Inscriptions coufiques de Perse. *Mélanges Maspero*, 3, pp. 127-36.
- Yakubovskiy, A.Yu. (1947) Dve nadpisi na severnom mavzolee 1152 g.v Uzgende (Deux inscriptions du mausolée nord d'Uzgend datant de 1152). *Epigrafika Vostoka*, 1, pp. 27-32.
- Žukov, V.D. (1956) Kajrak c dvujazy noj nadpisiyu 574/1178 r. (Une pierre tombale avec une inscription bilingue de 574/1178). *Epigrafika Vostoka*, 11, pp. 30-32.